Equipes Populaires
8 rue du Lombard 5000 Namur

Contrastes

bpost
PB-PP
BELGIE(NO) - BELGIQUE
Bureau de dépôt :
5000 Namur mail.
N° d'agréation : P 204078

▸ N° 204 ▪ Bimestriel ▪ Mai-Juin ▪ 2021 ◂

SOMMAIRE

3. La conquête du temps
5. Le tourisme prêt à redécoller ?
7. Le tourisme au service du développement ?
10. Nos vacances coûtent cher... à la planète
13. Belgique : un secteur impacté inégalement par la pandémie
15. Loin des sentiers battus...
18. Éloge des voyages immobiles

TOURISME : LE REVERS DE LA MÉDAILLE

Pixabay

VOYAGES RÉELS OU IMAGINAIRES

© M. Van Dieren

Avec l'Horeca et la culture, le secteur touristique est sans conteste un des plus frappés par la pandémie mondiale. Avions cloués au sol, interdictions de sortir du pays, voire même de chez soi ont cloîtré les habitants de la terre pendant plus d'un an. L'envie de prendre l'air après une longue hibernation nous taraude, et cela fait près de deux mois que la question des vacances s'invite à presque toutes les conversations et les émissions TV. Le soleil revient, les frontières rouvrent, le passeport Covid entre en application, le vaccin nous permet de voyager plus facilement. Vous avez sans doute envie d'oublier ce satané virus pendant quelques semaines… Ça tombe bien, nous aussi ! C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de consacrer ce numéro au tourisme, en regardant d'un peu plus près son impact économique, social, environnemental.

Les plus aguerris et les plus assoiffés de dépaysement n'ont pas hésité à réserver un billet d'avion pour une destination plus lointaine. Les plus prudents partiront en voiture, en train ou en vélo en Belgique ou dans un pays voisin, et un tiers d'entre nous n'aura sans doute pas l'occasion de partir par manque de revenus.
En 2019, le secteur touristique avait pourtant le moral au beau fixe, il était en pleine croissance. Après le crash de mars 2020, c'est la dégringolade ; environ 1.300 milliards de perte de chiffre d'affaires pour le secteur rien qu'en 2020, plus de 100 millions d'emplois menacés ou perdus, un impact catastrophique pour les pays du Sud dont nombre d'entre eux vivent principalement du tourisme. Par contre, l'environnement a bénéficié de cette pause touristique, lui qui souffre habituellement beaucoup des activités humaines liées au tourisme, notamment à cause de la pollution des avions. Les dauphins ont repris place dans les canaux de Venise, signe visible de la forte empreinte écologique du tourisme.

Un impact positif de la pandémie pourrait être le développement d'un tourisme alternatif loin des sentiers battus, moins destructeur de la planète, plus proche de la nature. Nous pouvons également goûter au plaisir simple des « voyages intérieurs », ceux que nous offrent la nature, la rencontre des autres ou encore les livres. A travers ceux-ci, le dernier article nous invite à découvrir d'autres pays réels ou imaginaires. *« Nous voyageons pour une rencontre avec soi, avec les autres, avec la nature, pour élargir nos horizons mentaux et physiques. Et lorsque notre univers se réduit le plus souvent à son domicile ou à un écran, les livres et les images sont d'intéressants palliatifs au voyage. »*

Bonnes lectures et/ou bonnes vacances, Monique Van Dieren

Equipe de rédaction :
Claudia Benedetto, Paul Blanjean, Laurence Delperdange, Guillaume Lohest, Monique Van Dieren
Rédactrice en chef : *Monique Van Dieren*
Mise en page : *Hassan Govahian*
Editeur responsable :
Guillaume Lohest, 8, rue du Lombard
5000 - Namur - Tél : 081/73.40.86
secretariat@equipespopulaires.be
Prix au n° : 4 €
Pour s'abonner (Contrastes + Fourmilière) :
Versez 20 € au compte BE46 7865 7139 3436
des Equipes populaires, avec la mention :
"Abonnement à Contrastes" + votre nom

LA CONQUÊTE DU TEMPS

© Carhop

L'histoire du tourisme et la manière dont il s'est développé est intimement liée à la conquête du mouvement ouvrier pour améliorer les conditions de vie des travailleurs. En Belgique, 1936 est une date-clé, même si un tourisme d'élite s'était développé dès le 19e siècle grâce à l'essor des moyens de communication.

Le terme *Vacances* existe depuis le 15e siècle, mais sa signification était à l'époque très restreinte puisqu'il correspondait à la « vacance des tribunaux ». Il fut ensuite utilisé au 17e siècle pour désigner la période de fermeture des collèges, qui coïncidait à la période des moissons. Ce terme désignait donc plutôt une période de l'année spécifique et pas une activité de repos et de loisirs telle qu'on l'entend aujourd'hui.

Les plus nantis n'ont pas attendu l'avènement des congés payés pour s'offrir des vacances. A partir du milieu du 19e siècle, le développement du chemin de fer en Europe élargit leurs possibilités de déplacement. La haute bourgeoisie du commerce et de l'industrie bénéficie du développement touristique du littoral et des Ardennes. « *Le thermalisme, une contrainte médicale que les Anglais aménagent en plaisir, est à l'origine des villégiatures mondaines et des installations thermales de Spa et d'Ostende, pour le bonheur d'une clientèle essentiellement aristocratique.*[1] »

Il était une fois la mer…

En Belgique, la première brèche dans le privilège réservé à la noblesse de pouvoir bénéficier de loisirs date du début du 20e siècle. En 1905, la loi reconnaissant le repos hebdomadaire (d'une journée !) pour tous, permet aux ouvriers de rejoindre la mer ou la banlieue des villes pour prendre l'air ou rendre visite à leur famille, ouvrant la voie aux excursions d'un jour.

Déjà vers 1850, pour que les moins favorisés puissent « voir la mer », les chemins de fer avaient mis en place les « trains de plaisir », des convois à tarif réduit comprenant un bar et même un dancing ! Ils amenaient pour une journée un flot de voyageurs d'abord à Ostende, puis sur les autres pages grâce au tramway qui parcourt le littoral.
Les professions libérales, les cadres supérieurs et certains employés et ouvriers qualifiés (auxquels les patrons accordaient déjà des congés payés) venaient passer quelques jours à la mer. Les hôtels et les pensions de famille proposaient des séjours à des prix relativement modérés.

1936, une date-clé

Mais c'est le 8 juillet 1936 qui est une date-clé dans l'histoire des loisirs et du tourisme, avec le vote de la loi instaurant la semaine de congés pour tous les salariés belges. C'est la reconnaissance officielle du droit au repos et aux congés pour tous, dans un contexte où les conditions de travail et les longues journées de travail ne permettaient absolument pas de reprendre des forces ni de s'évader pour quelques jours.

Dans la préface du catalogue, Arthur Haulot exprime parfaitement ce que représente cette date pour la classe ouvrière, et l'impact qu'elle a eu sur le développement du tourisme de masse.
« *Jusque-là, en dehors des dimanches et jours de fêtes religieuses, nul n'avait droit à un salaire que si celui-ci correspondait à une prestation de travail. Et voici que des centaines de milliers d'hommes et de femmes se voyaient reconnaître une dignité nouvelle, celle accordée seulement aux classes dites supérieures de la société. A partir de la conquête des vacances, la vie de la classe ouvrière ne sera plus jamais la même.* ▶

TOURISME ET POLITIQUE : UN VIEUX DÉBAT

Dans son livre *Loisirs et travail du Moyen Age à nos jours*, Benigno Caceres soulève déjà l'ambiguïté dans les années '60 du « tourisme de bienfaisance » dans des pays qui vivaient sous des régimes dictatoriaux.
« *L'idéologie politique ne résiste pas au loisir. Tous les ans, des milliers de Français vont en Espagne. La beauté de la Grèce ou de la Costa Brava l'emporte sur la dictature ou le régime des colonels. Pour se justifier, on déclare que le tourisme dans ces pays est une forme d'action ; apporter des francs à des peuples pauvres, parler de liberté à des hôteliers et restaurateurs « opprimés », c'est contribuer à leur évolution. Peu à peu, les vacances dans ces pays prendront la forme d'une croisade idéologique. En récompense bien sûr, du soleil garanti et une possibilité de vivre au bord de mer à bon marché. Il faut bien que les bonnes actions soient récompensées…* »

Cette ambiguïté persiste parfois au travers de voyages humanitaires dans les pays du Sud qui, derrière des objectifs louables, cachent parfois des intérêts purement personnels, du voyeurisme, voire du post-colonialisme…

▶ *(…) Les vacances, c'était la porte ouverte sur la découverte du monde, à la découverte du patrimoine d'histoire et de beauté du monde enfin accessible, accueillant et fraternel.*

Bien sûr les choses ont changé depuis 60 ans (texte écrit en 1977, ndlr), pas toujours pour le mieux. Pendant longtemps, le secteur touristique a négligé ce nouveau marché composé d'unités pauvres, disposant de peu de moyens à consacrer aux vacances. Ce fut l'époque où les syndicats et les organisations sociales se sont évertués à mettre sur pied un puissant réseau de centres de vacances, terrains de camping, auberges de jeunesse. Ce fut l'époque de la création du pécule de vacances, indispensable à toute ouverture. Mais un beau jour, le « commercial » s'est avisé que si chaque travailleur en vacances n'avait qu'un très faible pouvoir d'achat, cette faiblesse était largement compensée par le nombre… Le grand virage (du tourisme de masse) fut amorcé. »

Naissance du tourisme de masse

Après la libération du temps et l'allongement progressif de la durée des congés, il fallait dorénavant libérer de l'espace pour les loisirs et le tourisme. Des espaces verts sont créés ou préservés autour des villes, les quartiers de résidences secondaires se multiplient, l'habitat des zones côtières se densifie, les parcs de loisirs ou zoologiques font le plein de visiteurs, puis de grands complexes touristiques voient le jour. En 1950, le Club Méditerranée est créé, transformant progressivement le tourisme en industrie. C'était initialement un tourisme de masse… mais pour l'élite !

Depuis l'après-guerre, « *l'apparition d'un vaste marché des loisirs et du tourisme* était inévitable compte *tenu d'une part des progrès techniques autorisant la production sur une vaste échelle de biens de loisirs, et d'autre part de l'élévation du niveau de vie qui permettait à un nombre croissant de consommateurs de jouir de ces biens*[2]».
Les vacances conditionnent désormais la manière de vivre de nombreuses familles. Pendant onze mois, on restreint ses dépenses, on fait des heures supplémentaires, on consulte les cartes routières, les guides de camping ou les catalogues touristiques. Au moment des vacances, les usines et les bureaux ferment, les villes se vident. C'est le rush vers le soleil, la mer, le pays d'origine. L'étalement des vacances n'existait pas : les Belges étaient en congé tout le mois de juillet, les Français tout le mois d'août... L'allongement de l'espérance de vie et la retraite à 60 ans permettent à de nombreux « jeunes retraités » de passer les mois d'été au soleil, à la côte belge ou à la Costa Brava.

EN TRAIN, EN VOITURE OU EN AVION…

La mobilité a joué un grand rôle dans le boom du secteur touristique. Après le développement du chemin de fer au 19e siècle, c'est la démocratisation de la voiture dans les années '50 qui a donné au tourisme un grand coup d'accélérateur. Certains d'entre nous se souviennent des départs en vacances à la mer ou en Ardennes avec toute la famille, entassés dans des petites voitures, emportant avec soi le matériel de camping, les jeux de plage, les vélos… Et depuis une trentaine d'années, c'est l'avion qui a joué ce rôle d'accélérateur.

© M. Van Dieren

On le voit, l'histoire du tourisme depuis le début du 20e siècle est intimement liée à l'émancipation de la classe ouvrière et aux progrès techniques qui l'ont accompagnée ces cent dernières années. Il y a 25 ans, Arthur Haulot terminait la préface du catalogue de l'exposition *Vive les vacances* par ces mots : « *Les vacances sont aujourd'hui partie intégrante de la vie des masses, et nul ne songerait à les remettre en cause. Il importe pourtant de rester vigilants, si l'on ne veut pas que cette voie royale d'accès à la culture, à la connaissance au sens large de la vie ne se résume qu'à une caricature d'où toute noblesse sera exclue, au profit du seul souci de l'argent et du sens des affaires* ».
L'opium du peuple, en quelque sorte…

Monique Van Dieren

1. Catalogue de l'exposition « Vive les vacances, des premiers voyages d'agrément au tourisme pour tous » organisée par la Province de Liège au Musée de la Vie wallonne en 1997, Coll. Carhop.
2. *Loisirs et travail du Moyen Age à nos jours*, Benigno Cacarès, Ed. du Seuil, 1973

Jan Vašek-Pixabay

LE TOURISME PRÊT À REDÉCOLLER ?

Un dauphin aperçu dans les eaux de Venise redevenues limpides. Le témoignage d'une certaine Malika sur Facebook, annonçant qu'elle perd son emploi dans une agence de voyage. La saga du passeport sanitaire européen. Le point commun entre ces trois « événements » ? Le tourisme international, cet immense moteur économique qui a été fortement touché par la crise sanitaire.

Que la pandémie soit une opportunité pour une minorité d'entreprises, nul ne le contestera. Néanmoins, pour la grande majorité d'entre elles, le Covid est une catastrophe. Le secteur touristique fait partie des plus grandes victimes. Rien qu'en 2020, on parle de 1.300 milliards de dollars perdus pour le secteur, le nombre de voyages internationaux ayant chuté de… 74 % ! Ce chiffre colossal se décline évidemment en mille et une réalités dans le monde entier : pertes d'emplois et chute de revenus pour des millions de travailleurs dont l'activité dépend directement ou indirectement du tourisme. L'OMT (Organisation mondiale du tourisme) estime à 120 millions le nombre d'emplois menacés. Nul doute que « *2020 aura été la pire année de l'histoire du tourisme avec 1 milliard d'arrivées internationales en moins* » par rapport à 2019. S'il y a bien une chose qui est certaine, c'est que le Covid-19 n'est pas un complot organisé par le lobby du tourisme...

Et pourtant. Remontons à peine deux ans en arrière, au moment de la publication du baromètre OMT pour l'année 2019. « *Dans le contexte actuel, incertain et changeant, le tourisme reste un secteur économique sur lequel on peut s'appuyer*[1] » affirmait alors le secrétaire général de l'organisation, Zurab Pololikashvili. Les chiffres parlaient d'eux-mêmes : 2019 était alors la dixième année consécutive d'augmentation du tourisme mondial, avec 1,5 milliard d'arrivées internationales et 4 % de croissance sur l'année, après des années record en 2017 (+7%) et 2018 (+6%). Ces chiffres laissaient présager que l'économie du voyage tournait bien, et représentait une valeur sûre !

Cette soudaine mise à l'arrêt du tourisme international est une leçon d'humilité pour l'arrogance des discours des économistes, considérés depuis des décennies comme les prophètes de l'évolution du monde. Le Covid est un premier avertissement sévère : le réel ne se plie pas à des modèles de croissance. Il est particulièrement cocasse de relire les mots d'introduction au baromètre 2019 de l'OMT cité plus haut, qui affirmait : « *Cette croissance confirme le rôle moteur du tourisme et sa résilience en tant que secteur économique, eu égard en particulier aux incertitudes actuelles.* » Résilience, vraiment ? Ce mot ne peut que mentir quand il est utilisé pour vendre des tendances de marché.

Un autre tourisme est-il possible ? Un « tourisme d'après » ? Notons que la nécessité de changer ne date évidemment pas du Covid, lequel « *n'a fait qu'amplifier une nécessité déjà patente depuis des années. Jusqu'en 2019,* ▶

LES PAYS LES PLUS VISITÉS…

Depuis de nombreuses années, le top 3 des pays les plus visités au monde est inchangé. La France, l'Espagne et les USA se partagent le podium, avec parfois certaines inversions de places.

TOP 10 DU NOMBRE DE TOURISTES EN 2019 :

France = 82,6 millions
Espagne = 82 millions
États-Unis = 75,6 millions
Chine = 59,3 millions
Italie = 52,4 millions
Royaume-Uni = 35,8 millions
Allemagne = 35,6 millions
Thaïlande = 32,6 millions
Turquie = 30 millions
Russie = 28,4 millions

▶ *les excès de toutes sortes avaient, en partie au moins, été dissimulés par une croissance ininterrompue : saturation de territoires qui, à l'instar des Baléares, estimaient déjà qu'ils devenaient trop dépendants d'une activité touristique dont le rendement décroissait ; lassitude des habitants de nombreux lieux, qui voyaient les touristes bouleverser des parts de plus en plus importantes de leur univers quotidien ; saturation, enfin, de la planète, menacée par le réchauffement climatique et l'emprise croissante des hommes sur des écosystèmes fragiles*[2]. »

Le Covid, avec les prises de conscience qui l'ont accompagné, pourra-t-il enfin modifier l'approche des acteurs du tourisme ? Après un tel électrochoc, que peut-on espérer ? Envisage-t-on un revirement, un changement de paradigme ? Les consommateurs-touristes ont-ils changé leur fusil d'épaule ? Sont-ils prêts à voyager autrement ?

Peut-être sentez-vous poindre un peu d'ironie dans ces questions. C'est qu'en effet, l'été 2021 ne semble pas être celui de la remise en question de nos façons de voyager. La seule question qui a occupé le débat public - mais aussi les discussions entre amis et entre collègues à ce sujet - est : « *quand va-t-on à nouveau pouvoir partir ?* » (sous-entendu : comme avant). Il est question de « reprise » du tourisme, et les sondages économiques s'interrogent sur le moment où l'on retrouvera les « niveaux de 2019 » (sic). Cela ne laisse guère présager d'un « monde d'après » dans lequel le tourisme aurait profondément changé de nature…

Qui faut-il blâmer ? Un réflexe militant pourrait nous pousser à dénoncer les pratiques de l'industrie touristique, comme si le problème ne touchait pas aussi chacun.e de celles et ceux qui ont les moyens de voyager aujourd'hui, c'est-à-dire environ 60 % des citoyens de pays occidentaux[3]. Selon Saskia Cousin, une sociologue et anthropologue du tourisme, il y a un décalage entre l'imaginaire du tourisme international (avion, plages, piscine) et les motivations profondes des gens : « *L'important c'est de se poser la question des récits et des valeurs associées au voyage en sortant de l'imaginaire de l'avion. Car dans la réalité des pratiques, la plupart des gens voyagent autrement que ce que nous montrent ces images. La majorité des gens cherchent d'abord à se retrouver en famille, entre amis, pour se reposer. Le désir de vacances près de chez soi, doit être respecté en soi, d'autant plus que ce sont ces personnes qui font vivre les territoires*[4] ».

Comme dans d'autres domaines – pensons par exemple à l'alimentation –, le développement d'alternatives est primordial pour aider à quitter cet imaginaire touristique dominant. Mais il n'est pas suffisant et risque de n'être qu'une « tendance » minoritaire seulement connue de quelques touristes vertueux ou branchés. « *Il faut bien sûr continuer à travailler sur l'offre, en produisant des offres durables, écologiquement responsables, des innovations pour gérer les flux de touristes... Mais quid de la demande ? Comment soutient-on les partants, mais aussi les non-partants*[5] *?* » s'interroge Bertrand Réau, co-auteur avec Saskia Cousin d'une *Sociologie du tourisme*[6]. Selon lui, il est nécessaire de travailler à une véritable « politique du temps libre ». Cela implique de considérer que le « *temps libre prolongé, notamment des congés et des vacances, est un temps de production de liens sociaux, d'apprentissage, de socialisation et pas seulement un temps vacant laissé aux inégalités des uns et des autres et au libre cours, sans avoir le moindre enjeu politique.* »

L'aspiration au voyage est irrésistible. Le besoin de sortir du quotidien est indispensable. Comment tenir compte et prendre soin de ces réalités fondamentales tout en diminuant drastiquement le tourisme international ? Comment diminuer drastiquement le tourisme international tout en prenant soin de la qualité de vie des personnes dont le revenu en dépend à l'heure actuelle ? Ce nœud entre imaginaire (du voyage), besoins (de temps libéré), contraintes (du réel et des limites environnementales) et marché (touristique) ne pourra pas être démêlé à l'emporte-pièce, ni par les refrains de la « reprise », ni par les publicités des agences de voyage, ni par quelques slogans militants. Il faudra, encore et toujours, après les vacances, faire de la politique – au sens noble du terme.

Guillaume Lohest

1. « Le tourisme mondial consolide sa croissance en 2019 », OMT, www.unwto.org, janvier 2020.
2. Rémy Knafou, « Après le Covid, le tourisme repartira. Il importe que ce rebond ne se fasse pas sur des bases identiques », Tribune dans *Le Monde*, 7 mai 2021.
3. Données pour la France : 40 % des gens ne partent jamais.
4. Saskia Cousin (Sociologue) : "Ce n'est pas parce qu'il y a moins de tourisme international qu'il y aura moins de voyage", propos recueillis par Romain Pommier, *TourMag*, le 17 novembre 2020.
5. Bertrand Réau : « Quels enjeux pour le tourisme et les loisirs en temps de crise ? », Entretien avec Bertrand Réau, professeur du CNAM, titulaire de la Chaire "Tourisme voyage et loisirs", propos recueillis par Anaïs Borios, *TourMag*, le Jeudi 17 décembre 2020.
6. Saskia Cousin et Bertrand Réau, *Sociologie du tourisme*, La Découverte, 2016.

LE TOURISME AU SERVICE DU DÉVELOPPEMENT ?

A la vitrine des agences de voyage ou sur internet, nous pouvons découvrir des images idylliques de cryptes, de plages, de montagnes… qui nous invitent à embarquer vers des destinations qualifiées d'exotiques ou de paradisiaques par les tour-opérateurs et autres professionnels du tourisme. Mais est-ce vraiment le paradis ?

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous ne disposons pas encore d'informations solides sur les conséquences économiques et sociales du Covid sur le tourisme dans les « pays du Sud ». Le présent article se base donc essentiellement sur la situation de « l'avant-covid ». Nous l'évoquerons malgré tout avec une situation précise et nous pensons qu'il est vraisemblable que les questions que nous pouvions déjà avoir avant la pandémie restent pertinentes pour les prochaines années.

Un impact économique important

Sébastien Condès[1], consultant au Bureau d'Etudes du Tourisme indique que la part du tourisme dans le PIB n'a cessé d'augmenter au point qu'il soit devenu, pour 46 des 49 pays dits « les moins avancés » la source principale de revenus. Mais, comme évoqué dans un autre article de cette revue[2], se pose la question des retombées en faveur des populations comme se pose également celle de la protection des ressources naturelles et de l'environnement.

A la première question, il faut sans doute répondre que le tourisme de masse qui est développé dans ces pays bénéficie avant tout aux sociétés multinationales américaines ou européennes qui installent à travers la planète des hôtels ou autres infrastructures de loisirs.
Si une partie de la population locale a l'occasion d'y travailler, c'est trop souvent avec des conditions de travail et de rémunérations beaucoup trop faibles (voir encadré page suivante).

Pour lutter contre cela, des travailleurs s'organisent. Mais cela se fait difficilement. Outre les difficultés générales du pays et éventuellement de son régime politique, on notera que les syndicats sont souvent « malvenus ». Mais, nous pouvons aussi noter ici ou là des avancées. A Cusco, l'ancienne capitale de l'empire Inca, au Pérou, la « *Confederacion de Trabajadores de Peru* »[3] a obtenu à l'automne 2019, une augmentation de 40 soles[4], à l'hôtel Palacio, un des plus luxueux de la ville, où une chambre vous coûtera l'équivalent de 250 à 400€ pour une nuit[5].

© M. Van Dieren

▶ Pour un autre pays du continent américain vivant largement du tourisme, Cuba, la crise du coronavirus a dégradé fortement la situation. Déjà victime du blocus économique des Etats-Unis mis en place en 1962, suite à la révolution, Cuba a souffert de la pandémie mondiale. Comme le souligne Victor Manuel Lemagne Sanchez[6], la propagation du Covid et les restrictions de voyages prises par de nombreux pays ont provoqué la fermeture de 350 hôtels et 70% de la main-d'œuvre a dû trouver un emploi dans d'autres secteurs[7]. Heureusement, le système de protection sociale cubain leur a permis de conserver leur salaire durant la période de transition. Mais, dans de nombreux autres pays du Sud, l'absence de touristes n'a vu aucune compensation pour les travailleuses et travailleurs du secteur, d'autant qu'une part non négligeable d'entre eux sont occupés dans le « secteur informel »[8]. Le tourisme constitue un secteur essentiel de l'économie dans de nombreux pays (parfois la première source de devises). Mais les travailleuses et travailleurs du secteur touristique sont très souvent en situation d'exploitation totale en étant sous-payé.e.s et disposant de peu de protection sociale et juridique.

Quelle richesse et pour qui ?

Très souvent, les salaires des personnes employées dans le secteur sont très bas. On pourra objecter que les touristes vont aussi dépenser de l'argent auprès de petits artisans, de producteurs… et qu'il y a, en conséquence, des retombées positives pour la population. Même quand ce type de situation se présente, cela reste bien trop faible pour constituer un véritable levier de développement pour l'ensemble du pays concerné qui souvent croule sous le remboursement injuste de la dette et se voit contraint de pratiquer des restrictions dans les domaines sociaux.

Les touristes peuvent rechercher le soleil et le repos, vouloir s'allonger sur une plage face au bleu de la mer ou de l'océan mais aussi avoir d'autres motivations. Cela peut être lié à un intérêt culturel ou historique ou encore au souhait de pratiquer un sport (plongée, alpinisme…). La religion et le désir d'un pèlerinage peuvent aussi amener à voyager. Mais il y a aussi, malheureusement, des motifs bien moins nobles qui apportent des devises au pays… C'est notamment le cas du tourisme sexuel, tout spécialement en Thaïlande. On estime que 20% des touristes qui débarquent dans ce pays le font afin d'avoir des relations tarifées avec des femmes ou des hommes mais aussi des enfants[9]. Les observateurs et acteurs sociaux indiquent qu'au moins 50.000 à 80.000 enfants de moins de 15 ans sont exploités de cette façon. Bon nombre d'entre eux entrent dans ces circuits car ils proviennent de la campagne pauvre ou sont des enfants de la rue.

Risques de dégâts sociaux et environnementaux

Si l'ouverture touristique des pays « du Sud » offre des opportunités économiques, elle présente aussi d'autres risques que ceux que nous avons déjà évoqués. Si la nature (mer, forêts…) attire les touristes aujourd'hui, les risques de dégradation, voire de destruction de ressources naturelles conduirait à un désintérêt pour ces directions et priverait en conséquence les pays concernés de ressources indispensables. Les chocs culturels sont parfois importants et si dans les formes de tourisme alternatif les cultures et traditions sont respectées, c'est beaucoup moins vrai dans le tourisme de masse où les traditions occidentales restent centrales avec une demande, au minimum implicite aux travailleurs locaux, d'entrer dans le moule d'une culture qui se prétend universelle et qui pourtant fonctionne avec des codes occidentaux. Les pseudo-visites culturelles en direction d'îles ou de villages où les touristes vont encore parfois à la rencontre de « survivants d'une culture » dans la lignée des infâmes « zoos humains » de l'époque coloniale.

L'afflux (trop) important de touristes met en danger la survie de certains sites. La plupart des sites qui sont en danger aujourd'hui sont des sites que l'on trouve dans les pays du Sud. La journaliste québécoise Caroline Rodgers rappelait cela dans un article[10] en citant l'Ile de Pâques, les Galápagos ou encore le Kilimandjaro en Tasmanie, l'Everest croulant sous

les déchets, le site inca du Machu Picchu, les tombeaux de la vallée des rois en Egypte, le site archéologique de Pétra en Jordanie ou encore les temples anciens d'Angkor au Cambodge.
Pour prévenir les dégâts ou les dérives, les pouvoirs politiques locaux et nationaux doivent pouvoir jouer leur rôle et protéger leur population et leurs richesses naturelles en ne lorgnant pas exclusivement vers les opportunités financières ponctuelles mais en ayant un regard qui permet de construire sur le plus long terme, en émettant des règles et en contrôlant, en assurant des régulations.

Sortir de la logique marchande

Que le tourisme procure de l'emploi chez nous comme dans le Sud est sans doute une bonne chose. Qu'il génère un impact économique pour les populations et les Etats l'est certainement aussi. Mais, les risques d'acculturation ou de pillage sont bien réels également. Le tourisme ne peut être au service du développement que s'il est pensé dans la durée, non seulement parce qu'il propose des services de qualité aux touristes, mais aussi parce qu'il préserve la population et les richesses naturelles ou archéologiques. Les pouvoirs publics, mais aussi les acteurs sociaux et les opérateurs alternatifs doivent être capables de tracer les lignes d'un tourisme durable qui profite aux populations locales et soit soucieux des enjeux écologiques.

Paul Blanjean

1. Voir Sébastien Condès : « Les incidences du tourisme sur le développement », www.cairn.info
2. Voir article en page 15.
3. La CSP est un syndicat péruvien particulièrement actif dans le secteur informel.
4. 40 soles équivalaient à 24€ au taux de change de 2019 mais représentent moins de 20€ aujourd'hui.
5. Voir WSM : *Dans les coulisses de Cusco, ville patrimoine mondial de l'humanité*, 16/11/2019
6. Secrétaire général du Syndicat national des travailleurs de l'hôtellerie et du tourisme à Cuba
7. Sources : WSM : *Blocus et coronavirus : le secteur touristique cubain en difficultés*, 23/10/2020
8. Le secteur informel rassemble une série hétéroclite d'entités économiques non constituées en sociétés et où les législations sociales (salaires, protection sociale…) ne s'appliquent pas.
9. Chiffres cités par Lola Favre in « Mineur.e.s en Thaïlande : conséquence d'un tourisme sexuel de masse »
10. Voir Caroline Rodgers, *la Presse*, Québec, 23/11/2009

L'HISTOIRE DE WALEED

Waleed vit à Aqaba, la seule ville jordanienne qui a un accès à la Mer Rouge, très importante pour approvisionner le pays par bateau, et pour développer des activités touristiques.

Le tourisme est de loin la principale ressource du pays, un des seuls du Moyen-Orient à ne pas vivre grâce au pétrole. Avec Pétra, son site archéologique mondialement connu, la Mer Morte, le désert du Wadi Rum ou la plongée sous-marine, le tourisme n'est pas un tourisme de masse mais plutôt culturel ou d'aventure, hors des sentiers battus.

Depuis 2011, ce pays subit tous les aléas des secousses qui entourent les pays voisins. Et à cause de sa dépendance au tourisme, les habitants qui vivent du tourisme trinquent.

Premier choc : celui du déclenchement de la **guerre en Syrie**, pays voisin. Les touristes qui voyagent au Proche-Orient désertent la zone. Le site de Pétra, qui accueille habituellement plus d'un million de visiteurs, est complètement vide. Seuls déambulent les bédouins (hommes, femmes et enfants du village voisin) qui travaillent tous sur le site (guides touristiques, vente d'objets, transport à cheval ou à dos d'âne…).

Les activités reprennent timidement l'année suivante, mais le deuxième choc arrive en 2014. **Daesh** prend possession de ses deux voisins (la Syrie et l'Irak). Les touristes restent méfiants : les avions de la Coalition qui bombardent la Syrie sont basés en Jordanie, leur faisant penser -à tort- que le pays est lui aussi à feu et à sang. Le pays est à nouveau déserté par les touristes pour plusieurs années. L'arrivée de millions de réfugiés syriens n'arrange pas la situation économique ; les prix du logement s'envolent, les emplois non qualifiés sont très disputés, les Jordaniens trinquent.

De petit boulot en petit boulot

Waleed a toujours vécu de petits boulots liés à l'activité touristique de sa ville, Aqaba. Aimant les sports d'eau et les bateaux, il a commencé à travailler dans un hôtel en 2010 pour un salaire de misère. Mais quelques mois après, les touristes désertent le pays, l'activité « bateaux » n'est plus rentable. L'hôtel lui demande de passer son brevet de plongée sous-marine (qu'il doit payer lui-même !). Mais en 2014, l'hôtel, en faillite, ferme ses portes. Depuis lors, il survit en faisant taximan ou, quand il a de la chance, donne très occasionnellement un coup de main à des clubs de plongée. Il a aussi été engagé quelques mois pour travailler sur un bateau touristique, mais dès que la saison touristique est finie, il perd son boulot. Toutes ces activités sont saisonnières et ne lui permettent de vivre que 5 mois par an, quand tout va bien.

Pour couronner le tout**, le Covid** paralyse le pays et toute activité touristique est à l'arrêt. Il n'a pas les moyens de se soigner convenablement ni de prendre soin de sa maman avec qui il habite. Son ex-collègue et ami de toujours loge dans les sous-sols d'un hôtel voisin en construction, faute de revenus suffisants pour louer un appartement. C'est décidé, il n'en peut plus de dépendre du tourisme qui le fait galérer depuis 10 ans. Gardant son optimisme, il est décidé à chercher du boulot dans un autre secteur… mais lequel ?

Monique Van Dieren

Jkendallpools-Pixabay

NOS VACANCES COÛTENT CHER... À LA PLANÈTE

Envie d'évasion, de soleil et de plages paradisiaques. Envie de quitter la voie toute tracée du quotidien et de rejoindre les chemins de traverse. Dépaysement, découvertes, détente, farniente : c'est ce que les vacances évoquent pour beaucoup d'entre nous. Nous savons pourtant tous -à moins d'être de très mauvaise foi- que cette envie quasi frénétique de voyager n'est pas sans conséquences pour notre planète...

Il est loin le temps où partir, explorer d'autres espaces était de l'ordre de l'inatteignable pour beaucoup. En 1950, c'est 25 millions de personnes qui pouvaient voyager en dehors de leurs frontières. En 1995, c'est 525 millions de personnes. Et aujourd'hui, c'est environ 1,4 milliard de personnes !

Jusqu'il y a peu, le tourisme représentait 1.700 milliards de dollars. Et chaque année, une personne sur cinq partait en vacances à l'étranger[1]. Tout ça, c'était avant la crise sanitaire du Covid-19. Contraints de rester chez soi, circonscrits à nos frontières. Nous avons dû réduire, supprimer même nos déplacements à l'étranger et au sein de notre propre pays. Cela nous a complètement bouleversés ; la planète, quant à elle, a pu retrouver un peu de son souffle. Les émissions carbone ont diminué de 7% en un an au niveau mondial. Et on a pu noter toute une série de bienfaits pour les animaux en général, comme les tortues marines qui pouvaient pondre sur des plages désertes, des baleines qui pouvaient mieux communiquer puisque plus court-circuitées par le brouhaha de l'activité humaine. Des espaces naturels avaient désormais le temps de se régénérer. Mais on a pu aussi constater des conséquences néfastes à l'effondrement du tourisme : par exemple, l'absence de guides touristiques et de contrôles dans les parcs naturels a entraîné le retour des pratiques de braconnage et de déboisement illégal. Et la chute des rentrées d'argent liées au tourisme a mis à mal les budgets de la protection de la nature[2].

Les effets destructeurs de l'avion

Dès lors que nous sommes en vie, que nous nous animons, nous sommes des vecteurs de pollution. Pour 2025, on estime que le tourisme génèrera 5 à 6,5 milliards de tonnes de CO_2.[3]

Lorsque nous voyageons, nous nous faisons du bien mais nous faisons aussi du mal à notre environnement. Nos modes de transport, notre alimentation mais aussi l'hébergement sélectionné, les achats de souvenirs en tous genres ont un impact sur la biodiversité.

L'élément qui fait le plus de mal à l'environne-

ment, c'est le choix de nos moyens de transport. Ils représentent 75% de toutes les émissions de CO_2 du tourisme mondial, contre 21% pour l'hébergement et 4% pour les activités[4]. On le sait tous, choisir de prendre l'avion, la voiture, le train, le car ou le vélo n'aura pas le même impact sur notre planète.

C'est la voiture individuelle qui est le mode de transport dominant pour les touristes intra-européens et elle est suivie sans surprise par le transport aérien. La voiture, symbole de liberté, est attractive pour la plupart d'entre nous. Elle permet de découvrir peu à peu les nouveaux paysages qui s'offrent à nous, de s'arrêter dès qu'on le souhaite pour admirer la beauté environnante. Mais elle est aussi symbole de destruction : émissions de CO_2, de polluants atmosphériques, occupation de l'espace public, besoin d'infrastructures, bruit, accidents de la route, congestion…

Je me souviens de la première fois que j'ai pris l'avion, j'avais 14 ans et au-delà de l'excitation d'être dans les airs, je notais déjà à l'époque le gain de temps pour me rendre à destination. C'était magique : en seulement deux heures, j'étais transportée dans cet ailleurs qui me faisait tant rêver, qui nous fait tous rêver. Avec l'arrivée des low cost, ces compagnies aériennes qui proposent des billets d'avion défiant toute concurrence, le nombre de personnes qui voyageaient jusqu'alors a fortement augmenté, et les habitudes de voyage ont également changé. On part une journée pour faire du shopping à Milan, on part faire un citytrip à Barcelone. Partir n'est même plus à portée de main… Partir est devenu une possibilité quasi immédiate : avec la naissance des plateformes de réservation en ligne, en un clic, vous êtes ailleurs.

L'avion est le mode de transport qui émet le plus d'émissions de gaz à effet de serre. Dans son dossier[5] sur le tourisme durable, IEW donne un exemple frappant : pour un aller-retour de quatre personnes de Bruxelles à Barcelone, l'avion émet 1,2 tonne de CO_2 ; la voiture environ 0,5 tonne et le train 0,04 tonne de CO_2. L'avion est donc 10 à 30 fois plus impactant que le train. Si on associe ce chiffre au fait que nous devons limiter notre émission à 100 tonnes de CO_2 par habitant pour limiter la hausse de température sur terre à 2°C, on comprend très vite que l'utilisation de l'avion est tout simplement à éviter.

Dioxyde de carbone, oxydes d'azote, particules, aérosols, vapeur d'eau constituent un véritable cocktail explosif s'échappant des vols commerciaux « responsables de 5 à 9% des changements climatiques imputables à l'être humain au niveau mondial[6] ». Et à tout ceci s'ajoutent les nuisances sonores pour les riverains des aéroports qui sont néfastes pour leur santé, et la consommation d'énergie excessive des aéroports (En Belgique, les deux aéroports régionaux ont une augmentation de 356,9% entre 2000 et 2010).

Dans le secteur de l'aviation, on tente de trouver des solutions pour diminuer l'impact sur l'environnement (travail sur l'aérodynamisme, recherche de sources d'énergie de substitution, ▶

RESPECTER LA NATURE EN VOYAGE : LES CONSEILS DU WWF

En tant que touristes, nous devrions nous poser quelques questions : **Le type de vacances que j'ai choisi est-il a priori plus durable ? Quel est l'impact de mes vacances sur mon empreinte écologique ? Les souvenirs que je souhaite ramener sont-ils responsables ?**

Selon le WWF[1], l'industrie des souvenirs menace de nombreuses espèces : coraux, bénitiers, reptiles, hippocampes, etc. Il faut éviter d'acheter des **souvenirs ou objets fabriqués à partir d'espèces menacées** (produits provenant d'éléphants (dont l'ivoire), d'alligators et de crocodiles, de pangolins, de la maroquinerie à base de peaux et cuir de serpents et lézards, certaines herbes et algues utilisées dans les médecines traditionnelles chinoises, des orchidées et cactus, ainsi que du caviar.

L'activité à laquelle je souhaite participer est-elle néfaste pour les animaux ? Selon l'ONG, **il ne faut pas se photographier avec des animaux :** vous ne feriez qu'en encourager la capture. Les animaux avec qui vous vous prendriez en selfies peuvent avoir été drogués, arrachés à leur mère, capturés dans la nature, torturés ou soumis à des dressages abusifs. Et **garder une distance de sécurité avec eux :** en vous approchant trop près d'un animal, vous risquez de le déranger, de le surprendre, ou de l'effrayer. Qu'il s'agisse d'un safari, d'une activité de snorkeling ou d'observation de baleines et autres cétacés, utilisez des jumelles, un appareil photo ou un télescope pour les observer. Le WWF conseille de **ne pas toucher un animal sauvage ni de le nourrir, de refuser les balades à dos d'animaux sauvages :** les animaux sauvages ne sont pas censés être en contact avec les humains, et encore moins les balader sur leur dos. Enlevez par exemple de votre liste d'activités les balades à dos d'éléphants, car elles sont souvent liées à des processus de torture et de traumatisme pour ces animaux. Et d'**opter pour un parc animalier/safari qui respecte l'environnement naturel des animaux.**

Et de manière générale, il faut respecter l'habitat de la vie sauvage en **évitant de prélever des plantes dans la nature** : elles sont peut-être protégées (ou toxiques). Les coraux, par exemple, sont fragiles et menacés. Ne les touchez pas avec vos mains car vous risquez de les tuer. Ne posez pas vos palmes dessus si vous faites une activité aquatique ou sous-marine. En adoptant un comportement discret **:** quand vous êtes dans une zone naturelle où vivent des animaux sauvages, ne faites pas de mouvement brusque et parlez à voix basse. Et en ne dérangeant pas les nids et les terriers : restez toujours à distance des zones qui abritent des nids, des terriers ou des litières.

1 Respecter la faune et la flore en voyage
https://wwf.be/fr/agissez-avec-nous/agir-au-quotidien/vie-sauvage

système de compensation des émissions de gaz à effet de serre…), mais cela ne suffira pas pour sauver ce qu'il est encore possible de sauver. Parce que c'est de cela qu'il est question aujourd'hui, un peu partout sur le globe, on assiste à la disparition d'espèces marines mais aussi de la faune et de la flore terrestre. Ces disparitions sont pour la plupart irréversibles. Un voyage sans retour possible, voilà ce à quoi nous nous employons à chaque fois que nous ne prenons pas en compte notre planète dans les choix que nous faisons chaque jour.

La voiture et l'avion étouffent la nature, attaquent violemment la faune et la flore que nous avons à cœur d'observer… alors pourquoi continuons-nous dans cette voie ? Prenons le bus, le car, le train plutôt que la voiture ou l'avion. Renouons avec le vélo et décélérons. Prenons le temps. Evitons de faire du quad, du jet ski ou toute autre activité très polluante et/ou dangereuse pour la vie marine. Choisissons un hébergement respectueux de l'environnement. Pour nous orienter parmi la multitude des offres, les écolabels sont utiles. Il en existe une centaine dans le monde. En Belgique, le label international *La clé verte* est soutenu par la Région wallonne et le CGT (Commissariat Général au Tourisme). Ce label évalue les hébergements sur leur politique environnementale globale, la sensibilisation à l'environnement, la gestion de l'eau, la gestion des déchets, la gestion de l'énergie, les achats responsables ou encore le cadre de vie. Les possibilités de tourisme alternatif existent. (Voir article page 15)

Inter-Environnement Wallonie recommande aux pouvoirs publics de promouvoir les moyens de transport moins impactants comme le vélotourisme, de permettre à chacun de mesurer l'empreinte écologique de ses voyages, de faire connaitre davantage les produits et services plus durables existants, d'appliquer et de renforcer les mesures réglementaires existantes, d'encadrer et de motiver les prestataires en réalisant des enquêtes pour connaître les attentes des client.e.s en matière de durabilité. Certains proposent également de mettre en place une taxe carbone sur les déplacements touristiques.

Même si nous restons généralement accroché.e.s à notre confort, nous savons toutes et tous que chacun.e a un rôle à jouer dans la préservation de notre environnement chaque jour de plus en plus menacé. Sommes-nous capables d'affronter ce dilemme avant qu'une inéluctable réponse s'impose à nous ?

Claudia Benedetto

Walkerssk - Pixabay

Tulum, un exemple de désastre environnemental et culturel

Située au bord de la mer des Caraïbes au Mexique, la petite ville de Tulum abrite une ancienne cité maya du 6e siècle. Mais ce n'est pas seulement pour le tourisme culturel que les 2 millions de visiteurs annuels s'y rendent chaque année. Avec son climat tropical et ses plages de rêve, la ville et ses alentours se sont récemment transformés en un gigantesque chantier. De luxueux hôtels soi-disant écologiques se construisent à tour de bras, faisant des ravages sur le plan environnemental. La journaliste Lauriane David[1] interviewait deux investisseurs franco-belges qui ont acheté et rasé un hectare de jungle pour y construire un complexe hôtelier de luxe, chassant les autochtones et polluant les Cénotes, ce réseau souterrain aquatique exceptionnel qui circule sous la péninsule du Yucatan, mondialement connu des spéléologues plongeurs, mais surtout vital pour la survie des communautés mayas qui y sont encore implantées.

Pire encore, un célèbre « Hippie chic » américain a décidé d'organiser au cœur même de la jungle un festival de musique électronique, ou des milliers de fêtards du monde entier viennent chaque année danser et se défoncer, remplissant au passage les poches des cartels de la drogue qui contrôlent désormais le secteur. Ces fêtards prennent possession de la jungle, chassant évidemment la faune exceptionnelle qu'elle abrite. Ils se baignent dans les cénotes sans se soucier de la pollution qu'ils engendrent, et sans aucun respect pour les Mayas qui vivent à proximité, pour qui les cénotes sont des lieux ancestraux hautement symboliques autour desquels se passaient les rituels funéraires.

MVD

1. *Les Carnets du Bourlingueur*, RTBF, 6 juin 2021

1. *En 70 ans, le tourisme a explosé, ses conséquences aussi*, Guillaume Woelfle, le 3 août 2019 www.rtbf.be/info/monde/detail_en-70-ans-le-tourisme-a-explose-ses-consequences-aussi?id=10285159#:~:text=par%20l'%C3%A9rosion%20humaine,aussi%20pr%C3%A8s%20de%20chez%20nous
2. *Baisse brutale du tourisme : quel effet pour notre planète ?* Jean-François Herbecq, le 12 mars 2021 www.rtbf.be/info/monde/detail_baisse-brutale-du-tourisme-quel-effet-pour-notre-planete?id=10717572
3. *Le tourisme serait l'un des vecteurs principaux du réchauffement climatique*, Juliette Heuzebroc, nationalgeographic.fr, 2018 www.nationalgeographic.fr/environnement/le-tourisme-serait-lun-des-vecteurs-principaux-du-rechauffement-climatique
4. Cela englobe les transports de l'origine à la destination. *Tourisme durable, une opportunité pour la Wallonie*, Marie Spaey, Fédération Inter-Environnement Wallonie, décembre 2017
5. Idem
6. Ibidem

Alexandra-Pixabay

BELGIQUE : UN SECTEUR IMPACTÉ INÉGALEMENT PAR LA PANDÉMIE

Après les attentats terroristes de 2016 à Bruxelles, le moral du secteur touristique belge est en berne, en particulier à Bruxelles. Les touristes étrangers fuient les pays et les villes devenues tristement célèbres, le niveau d'alerte terroriste plombe l'envie de voyager en Europe.
Mais en 2019, le secteur touristique en Belgique respire enfin. Cette tendance se confirme également les trois premiers mois de 2020… Et puis bardaf, c'est l'embardée !

Chaque année, la Belgique accueille environ 10 millions de touristes dont plus de 6 millions de touristes internationaux, la plupart venant des pays voisins. Le secteur représente un chiffre d'affaires d'environ 9 milliards de dollars[1]. Plus globalement, le secteur des attractions touristiques et musées en Belgique totalise environ 20 millions de visiteurs annuels. La facilité d'accès, la densité des transports en commun et la proximité des lieux touristiques font de la Belgique une destination populaire pour les vacanciers européens. La majorité du secteur touristique est concentré à la côte et en Ardennes. Bruxelles et les villes flamandes (Anvers, Bruges et Gand) attirent aussi chaque année des milliers de touristes.

Sur le plan économique, le secteur touristique représente 1,8% du PIB (chiffres de 2016), ce qui est relativement faible par rapport à la moyenne européenne (3,4%) et emploie environ 335.000 personnes[2]. Ces chiffres sont cependant difficilement mesurables car de nombreux secteurs vivent du tourisme de manière indirecte, en particulier le secteur de l'Horeca.

Panorama du secteur en 2019

Plus de 42 millions de nuitées ont été réservées en 2019 en Belgique[3] : 26 millions en Flandre, 9 millions en Wallonie et 7 millions à Bruxelles. En Région wallonne et à Bruxelles, ce chiffre était en nette augmentation par rapport à 2018. La moitié des nuitées étaient réservées dans un hôtel. Viennent ensuite les maisons et gîtes (16%), les villages de vacances (13%) et les auberges de jeunesse (10%). Sans surprise, la majorité des nuitées à l'hôtel étaient réservées par des touristes étrangers.

D'où viennent les personnes qui passent leurs vacances dans notre pays ? La moitié sont des Belges ; les Wallons aiment la mer du Nord… et les Flamands adorent nos Ardennes ! 40% proviennent d'autres pays de l'UE (dans l'ordre : Pays-Bas, France, Angleterre). Les 10% restants proviennent des autres continents (Etats-Unis, Chine, Russie, Japon, Brésil).

La Wallonie tire son épingle du jeu

Comme l'Horeca et la culture, le secteur du tourisme a été fortement touché par la pandémie de coronavirus. Le nombre de nuitées passées dans des hébergements touristiques en Belgique a chuté de 52% l'année dernière par rapport à 2019, indique l'office de statistique Statbel[4]. La désaffection des clients étrangers était particulièrement marquée avec une baisse de 69%, contre 36% pour les Belges. Le bilan touristique de l'été 2020 a cependant été contrasté : la Wallonie a tiré son épingle du jeu, tandis que le tourisme bruxellois a été quasiment paralysé[5].

Bilan moyen pour la Wallonie. Le tourisme local semble avoir partiellement sauvé la saison touristique wallonne. L'allongement de la durée du séjour combiné à l'augmentation du ▶

Les agences de voyage dans la tourmente

Souvenons-nous que l'année 2019 a connu la faillite du voyagiste *Thomas Cook*, très actif en Belgique, qui employait plus de 500 personnes. Cette faillite a également impacté les voyages de 70.000 Belges. Elle a fait le bonheur de *Tui*, un autre tour-opérateur très actif en Belgique. Une partie des agences et des ventes de voyages ont été reprises par *Neckermann*.

Dans un article publié dans *La Libre* du 11 février 2020, on peut lire : « *Le géant allemand s'attend à une forte croissance du chiffre d'affaires. Tui constate en effet une croissance de 14% des réservations de voyages pour l'été 2020 et espère voir cette tendance se prolonger. D'autant que l'impact du coronavirus chinois est à peine palpable : "Nous n'avons pas de voyageurs en Chine durant la basse saison et notre cœur de métier est le soleil et la plage, ce que nous ne proposons pas en Chine", assure un porte-parole auprès de l'AFP.* » SIC !

L'euphorie de *Tui* aura été de courte durée, puisque moins de deux mois plus tard, ses agences de voyage fermaient et ses avions étaient cloués au sol pour de longs mois…

▶ nombre de touristes locaux a permis au secteur touristique wallon de limiter la casse. Les séjours en gîte ont eu la cote, avec un taux d'occupation de 97% des gîtes via "Ardennes Etapes".

La situation sanitaire a manifestement poussé les touristes à privilégier les activités de plein air. Les touristes ont visiblement préféré éviter les foules. Ce bilan wallon satisfaisant pour l'été 2020 n'a cependant pas été suffisant pour éponger les pertes importantes subies au printemps, lorsque le secteur touristique était littéralement à l'arrêt.

Le tourisme bruxellois paralysé. Le bilan touristique bruxellois de l'été 2020 a été nettement moins bon, car il dépend à 85% des visiteurs étrangers. Peu de grandes villes ont attiré les foules cet été en raison de l'épidémie, et Bruxelles n'a donc pas pu compenser l'importante perte de clientèle internationale par le tourisme local. Le secteur hôtelier bruxellois a été la première victime de ce ralentissement. La fréquentation des musées et attractions a aussi connu une très forte diminution.

Des mesures gouvernementales pour soutenir le secteur

La Belgique a plaidé au niveau européen pour interdire les voyages à l'étranger pendant la pandémie, non seulement pour limiter la propagation du virus mais aussi pour soutenir le secteur touristique belge. Et ça a porté ses fruits, puisque les dégâts ont été limités par le fait que de très nombreux Belges sont restés au pays pour passer leurs vacances ou y faire des excursions d'un jour. Par ailleurs, les régions ont consacré d'importants budgets pour soutenir le secteur : 30 millions en Flandre en 2021[6], 1,75 million à Bruxelles en 2021[7], 85 millions en Wallonie pour les trois prochaines années[8].

Le bilan 2021 devrait être meilleur que celui de 2020, à condition que les prévisions d'un net ralentissement de la pandémie se confirment. Le redéploiement de la culture devrait aussi contribuer à relancer le tourisme, et vice versa.

Et les Belges à l'étranger ?

En 2019, 23 millions de voyages ont été effectués par la population belge (40% une à trois nuits, 60% quatre nuits ou plus), dont 2 millions pour des raisons professionnelles. Pour des séjours de quatre nuits ou plus, la France est la destination privilégiée (23%), devant la Belgique (13%) et l'Espagne (12%).[1]

D'après le tour-opérateur *Tui*, les vacanciers belges semblent progressivement se détourner vers des destinations moins touristiques, plus authentiques. Ils privilégient par exemple Lanzarote ou la Calabre aux plages bondées de la Costa Brava, le Languedoc-Roussillon et la Normandie à celles de la côte d'Azur. Ils affectionnent aussi les destinations verdoyantes près d'un lac ou en montagne, comme la Moselle, le Danemark ou la Slovénie.

Il est cependant important de souligner que 35% des ménages wallons n'ont pas la capacité financière de partir une semaine en vacances par an (Calcul IWEPS).

1. https://statbel.fgov.be/fr/themes/menages/enquete-sur-les-vacances-et-les-voyages

« *Ne serait-il pas temps pour les forces vives du tourisme d'investir la même énergie et le même enthousiasme dans le soutien à la culture qu'il l'a fait pour un tourisme plus éco-responsable ?* se demande Denis Genevois[9]. *En Belgique, un fossé encore trop grand sépare tourisme et culture. Il est plus que temps de décloisonner dans les actes et surtout, d'explorer et d'exploiter toutes les pistes qui permettent au tourisme d'aider les acteurs culturels à se redresser avant qu'il ne soit trop tard...* »

Monique Van Dieren

1. https://fr.wikipedia.org/wiki/Tourisme_en_Belgique#R.C3.A9gion_wallonne Attention, ces chiffres datent de 2016.
2. https://ec.europa.eu/eurostat/documents/7870049/10293066/KS-FT-19-007-EN-N.pdf/f9cdc4cc-882b-5e29-03b1-f2cee82ec59d?t=1575909526000
3. https://statbel.fgov.be/fr/nouvelles/chiffres-du-tourisme-2019
4. *Le Soir*, 26 mars 2021
5. https://www.rtbf.be/info/belgique/detail_bilan-touristique-de-cet-ete-2020-sous-covid-la-wallonie-a-seduit-bruxelles-a-subi?id=10572210
6. *Métro*, 30/12/2020
7. *Bx1*, 10/05/2021
8. https://www.wallonie.be/fr/actualites/plan-de-relance-de-la-wallonie
9. Dans un article publié sur https://www.etourisme.info/decloisonnons-ou-le-tourisme-au-secours-de-la-culture/

LOIN DES SENTIERS BATTUS...

© M. Van Dieren

Aéroports bondés, autoroutes saturées, plages « noires de monde » : ce sont les habituelles images présentées et commentées quand les vacances arrivent. Mais les formules alternatives de voyage se développent et il semble que les touristes commencent à bouder les plages bondées.

Une première mise au point essentielle s'impose. Les congés payés représentent une victoire sociale majeure. Loin de nous l'idée d'adopter une position paternaliste et culpabilisante à l'encontre de celles et ceux qui optent pour des vacances traditionnelles afin de prendre du bon temps au soleil, sur les plages… Mais cela n'empêche pas de réfléchir à des modes de tourisme « alternatif ».

Pour définir le concept, nous nous baserons, entre autres, sur un article de Pauline Jaunet[1]. Celle-ci précise d'abord que le tourisme alternatif a vu le jour pour répondre aux « dérives » du tourisme de masse tel qu'il s'est illustré dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Il se veut une « alternative saine » aux voyages « purement consuméristes ». La Plateforme belge du Voyage équitable[2], par exemple, regroupe 17 membres belges et étrangers engagés dans l'organisation de voyages solidaires. Elle se donne pour mission, outre l'organisation concrète de séjours, d'informer et de sensibiliser. Les opérateurs de ce type de tourisme insistent sur le fait que le tourisme, considéré comme un secteur économique majeur, se développe souvent au détriment des droits économiques, sociaux ou culturels. Dans la majorité des cas, le tourisme traditionnel organisé depuis le « Nord » vers les pays du « Sud », ces derniers ne profitent que de 20% des revenus générés par ces activités. Ces entreprises « classiques » utilisent parfois un langage éthique bien éloigné de leurs pratiques.

Tourisme équitable

Le tourisme équitable doit quant à lui respecter différents critères pour ses séjours dans les pays du nord ou du sud de la planète. Le concept de tourisme équitable défend et développe l'objectif de faire du tourisme un outil non seulement économique mais aussi social et écologique prenant en compte à la fois les écosystèmes et les populations locales. Le premier élément essentiel est que les populations locales soient toujours au cœur du processus d'accueil comme acteurs, partenaires. L'opérateur choisit des partenaires organisés autour de projets et maximalise l'impact sur l'économie locale tout en respectant les équilibres environnementaux et sociaux.

L'échange et la rencontre sont au cœur de la philosophie de ce type de voyages. Les participants sont sensibilisés aux réalités sociales, ▶

économiques et culturelles des populations « visitées » avec une connaissance et un respect des traditions ou habitudes culturelles.
Le prix payé ne doit pas profiter au seul opérateur touristique mais aussi aux populations de façon directe et au travers de fonds de développement. Enfin, les opérateurs qui s'engagent dans ce type de processus garantissent aussi la transparence.

Ces principes et remarques ne s'appliquent pas aux seuls pays du Sud. Chez nous aussi, penser le tourisme autrement, découvrir la beauté des paysages, les richesses culturelles et favoriser le contact avec la population ont tout leur sens et participent à l'initiation de changements, en vue d'une « économie durable ».

La pandémie du covid a largement réduit les longs voyages et les possibilités de tourisme à l'étranger. A la sortie de la pandémie, grande est la tentation de mettre un coup d'accélérateur du côté du tourisme classique, de « rattraper le temps perdu » plutôt que de privilégier des séjours alternatifs et de qualité. Mais cette étrange période peut aussi servir d'accélérateur pour de nouvelles pratiques de voyage. Le changement climatique devrait également nous amener (nous obliger) à revoir notre manière de voyager.
Mais une question centrale est sans doute le risque de dualisation qui réserverait, non seulement pour des raisons culturelles mais surtout financières, les formes alternatives de tourisme à celles et ceux qui disposent de revenus relativement élevés. En conséquence, une réflexion pour dégager et concrétiser des pistes d'un tourisme alternatif accessible à tous est un enjeu majeur non seulement pour la protection de l'environnement mais aussi pour plus de justice sociale.

Paul Blanjean

1. Pauline Jaunet : « Quelles sont les différentes formes de tourisme alternatif » ?, Double Sens, Voyage et Partage, 23/09/2020
2. www.altervoyages.org

Pédaler tout confort

Parmi les formules de vacances qui ont le vent en poupe (ce qui est préférable à un vent de face lorsqu'il s'agit de pédaler) : les itinéraires vélo conçus pour répondre aux souhaits de chacun. Nombre de kilomètres par trajet, durée du séjour, région choisie, lieux à visiter le long du trajet font partie d'un programme « clé sur… vélo » proposé par les associations qui organisent ce genre de périple.
C'est ainsi qu'un couple de quinquagénaires a par exemple enfourché sa bicyclette pour faire le tour du Lac de Constance situé sur le territoire de trois pays : Autriche, Allemagne et Suisse.
Côté bagages : la formule permet de voyager léger. Les valises suivent les cyclistes sans que ceux-ci aient à s'en préoccuper. Découvrir, en fin de journée, son bagage à l'accueil du lieu d'hébergement du jour semble relever du miracle. Il reste alors à se rafraîchir avant de prendre un repas du soir dans un petit hôtel tout confort qui aura été réservé avant le départ, cela faisant partie de ce « all inclusive » cycliste itinérant. Un carnet de route reprenant toutes les informations relatives à l'itinéraire de chaque journée et des propositions de lieux à visiter sur votre parcours, vous sera adressé avant le départ. Votre seule préoccupation : votre vélo et l'enchantement de la découverte des sites bordant les pistes cyclables traversant des champs, des villages, des bosquets…

Pixabay

Une manière de quitter son véhicule énergivore et polluant, durant quelques jours, pour opter pour une mobilité douce. Durant le confinement, la vente de vélos a explosé et on a frôlé la pénurie… Pour qu'à la sortie du confinement, les vélos continuent à prendre l'air, de nombreuses formules existent et les pistes cyclables européennes se multiplient !
www.levelovoyageur.com et www.francevelotourisme.com

Etre comme chez soi, chez toi

Parmi les formules hors des sentiers battus, les échanges de maison ont la cote.
Il est en effet possible, l'avènement d'Internet facilitant la pratique, de séjourner dans de nombreux endroits du monde en entrant dans les pantoufles ou les tongs de ceux qui s'assoiront dans votre divan durant quelque temps. Pour des destinations proches, cet échange peut se pratiquer en week-end tandis que pour des destinations plus lointaines, la durée sera à convenir avec vos « échangistes ».

Partir loin en famille avant que les enfants, devenus grands, quittent la maison. Destination : Québec. Avec dans la poche de chacun : un aller/retour Bruxelles-Montréal acheté longtemps à l'avance au prix le plus avantageux. Coût de la location sur place ? Néant.
Du vécu… Québec-Belgique

Sylvie et François : « *Après avoir lu votre annonce sur « échange de maison.com », j'ai décidé de vous écrire un petit mot. Avec nos deux petits garçons de 2 et 3 ans, nous habitons une maison qui compte sept chambres à coucher, deux cuisines complètes, deux salles de bain, un petit jardin ceint de cèdres… Nous vivons à Alma, la plus grande ville du lac Saint-Jean… Nous pourrions fournir pour l'échange une voiture de marque… Nous aimerions échanger maison, voiture, et bataclan-bébé. Nous aimerions que l'échange démarre le 1er juillet et qu'il dure au moins trois ou quatre semaines. Au plaisir de vous lire bientôt.* »

Laurence et Pol : « *Bonjour, nous avons bien reçu votre mail mais voilà, nous ne sommes plus équipés du matériel bébé étant donné que nos enfants sont âgés de 12, 14 et 17 ans. Ils s'assoient sur de grandes chaises, dorment dans de grands lits et mangent dans de grandes assiettes maintenant ! Dommage, votre région nous plaît beaucoup.* »

Sylvie et François : « *Ici, vos grands trouveraient toutes les chaises et tous les lits nécessaires à leur confort et nos petits mecs peuvent s'asseoir sur de grandes chaises. Le seul détail pour lequel ils ont besoin d'un siège particulier, c'est pour l'auto. Mais si ce n'est que ça qui nous retient, on peut très bien les emporter avec nous dans l'avion… Au plaisir de vous lire bientôt.* »

Ainsi a débuté un échange de mails (et de photos) qui allaient permettre de mieux connaître nos futurs « hébergés ». Le ton était donné et leur rencontre, à leur arrivée en Belgique, n'allait pas démentir nos premières impressions. Sens de l'humour, décontraction, sens de l'accueil, souplesse dans les décisions à prendre seraient au rendez-vous. Nos futurs amis seraient accompagnés de quelques étudiants musiciens

Flikr-simplethrill

pour lesquels nous trouverions des chambres d'étudiants. Et au programme du séjour de la petite équipe : café philo et deux concerts de musique québécoise dans des lieux que nous avions réservés pour eux. Et puis aussi, des moments conviviaux avec nos amis « relais » durant notre absence.

Tout avait été prévu pour que nous passions un séjour riche en rencontres, en découvertes, avec un chez eux, chez nous confortable et accueillant. Et vice versa.

Cette formule qui pourrait effrayer les personnes qui craignent de voir des inconnus s'installer chez eux a pourtant cet avantage : si vous souhaitez que l'on respecte votre maison, respectez celle dans laquelle vous allez vivre quelques semaines. Un échange équitable qui vous plonge dans une manière de vivre différente, avec toutefois les balises bien tracées de vos hôtes pour que chacun se sente vite à l'aise dans un quotidien, dans ce cas, outre-Atlantique.
Et en route pour la cueillette des bleuets avec un grand-père québécois affable, pour la rencontre des baleines au Saguenay (en logeant dans un centre « classes vertes » géré par un ami de nos hôtes), pour la découverte du vieux Québec à partir du pied-à-terre d'un couple de leurs amis, absents pour quelques jours, visite dans l'Outaouais chez les parents de l'un des jeunes étudiants séjournant dans notre ville… Grâce aux réseaux sociaux, nous avons gardé le contact et des années plus tard, nous nous sommes tous retrouvés avec beaucoup de bonheur à Québec.

Cette manière de voyager a l'avantage de permettre la découverte d'un pays, d'une ville en dehors des guides touristiques, en rencontrant des personnes qui vous proposent leurs itinéraires, les points forts de leur région… Faire découvrir à ceux qui vivront chez vous, ce qui vous paraît intéressant, remarquable autour de chez soi passe ici par l'affectif, les émotions, les centres d'intérêt et c'est cela aussi qui fait l'intérêt de la formule : le lien entre soi et chez soi et son environnement proche aussi amical, familial, culturel que « touristique »… et vice versa… Une réelle richesse. Redécouvrir la beauté, la richesse de son milieu de vie et le partager. Pour découvrir celui de l'autre.

Plusieurs sites existent pour organiser ces échanges.

Laurence Delperdange

AU TEMPS DES PANDÉMIES : ELOGE DES VOYAGES IMMOBILES

Les voyages non essentiels à l'étranger depuis la Belgique sont vivement déconseillés. C'est au moment où nous nous retrouvons empêchés de circuler librement que nous prenons soudain la mesure de ce que signifie pour soi « voyager ». Une sorte d'élan irrépressible qui, au fil du temps, est devenu pour beaucoup d'entre nous, un réel besoin, comme jouer, rire, chanter... Quitter chez soi pour découvrir ailleurs.

Quête ancrée dans une époque, celle du tourisme de masse qui a débuté il y a quelques décennies lorsque sont nés les congés payés et que les familles ont pu laisser le temps d'une journée, d'un week-end, d'une semaine, d'un mois... leur logis pour prendre un moment de détente, hors d'un quotidien parfois lourd et répétitif.

Aujourd'hui, cette quête d'ailleurs, prenant des sentiers divers de « all inclusive », de grandes randonnées, de découverte de terres inconnues, de pèlerinage, de safari, d'itinérance fait partie de nos habitudes. Et la question « Vous partez où en vacances ? » sous-entendant que, forcément, on partira, nourrit les conversations en toute saison.
Comme si la sédentarité avait finalement ses limites. Ce besoin planterait-il ses racines au plus profond de notre humanité ? Si aux premiers temps de notre humanité, Homo Sapiens bougeait par nécessité, pour répondre à ses besoins primaires (se nourrir, se vêtir, troquer, trouver habitat propice), changer de territoire a aujourd'hui pris bien d'autres formes, la société « de loisirs » suscitant, étrangement, un grand besoin de se détendre, de souffler, de prendre le large, de larguer les amarres, de s'évader, d'oublier (?). Mais n'y a-t-il pas autant de voyages qu'il y a d'humains ? Et si le mouvement, c'est la vie, comment voyager lorsque l'on est prisonnier, incapable de bouger, confiné ? Les voyages imaginaires dans ou hors des livres sont une réponse salvatrice.

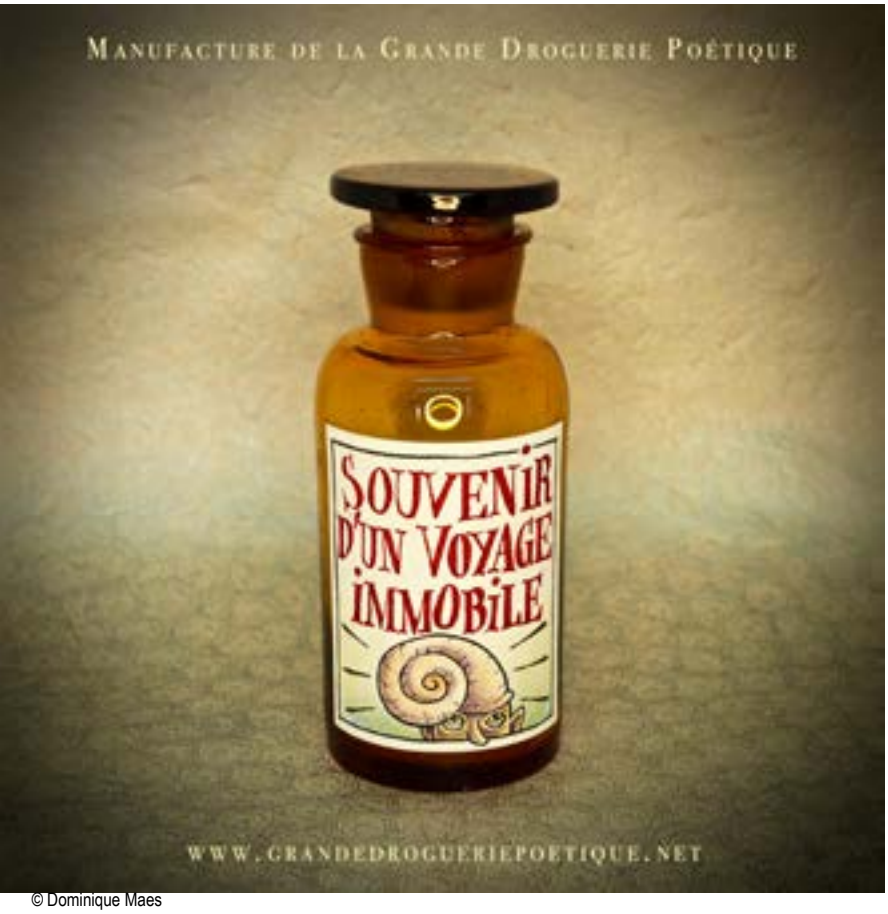
Voyager pour vivre fort

Jack London, cet écrivain né en 1876 à San Francisco, aimait la mer. Elle le sortait de son quotidien d'adolescent obligé de travailler très jeune pour aider ses parents dont il se demandait ce qu'ils faisaient avec le peu d'argent gagné. « C'était sur l'eau qu'il était le plus heureux. Son esprit s'y est en quelque sorte développé et affiné ; il comprenait le charme des espaces infinis et aimait la mer qui éveille en nous des idées de hardiesse et d'aventure. Sous les rafales d'ouest, immense brise vivifiante, il se sentait vivre plus largement. C'était sur l'eau qu'il était le plus heureux. Au gouvernail de son bateau, il passait des heures entières sans lire, sans parler, *reposant son cerveau trop actif* », peut-on lire dans la biographie qui lui est consacrée[1]. Voilà bien une raison qui pousse à voyager : sortir d'un quotidien que l'on perçoit étriqué. « *Lorsqu'un esprit vagabond dessine des jours bien plus grands, une vie bien plus… vivante.* » Il acheta un bateau et largua les amarres.

« *Maintenant, je suis très loin, dans un pays où règne la liberté... Je pars parce qu'il m'est impossible de rester plus longtemps dans la société pourrie qui est la nôtre. Ce n'est pas une solution lâche, c'est la meilleure solution pour vivre. ... Je préfère avoir des ennuis en étant libre que de moisir dans un esclavage doré. Je sais aussi que la liberté peut devenir un esclavage. Mais alors, je serai libre encore de changer ...Tout cela, c'est très compliqué. Ce n'est fait que de sensations. Mais je ne crois qu'aux sensations. Tout le reste n'est que conventions et faux calculs... Mais quand le feu fut complètement éteint, ils découvrirent le ciel : le ciel n'existait pas à Argenteuil. Ils découvrirent le cosmos et ils tombèrent dans l'univers. Ils n'auraient jamais pu imaginer que le ciel était blanc d'étoiles et l'univers infini. C'était une révélation majeure. Leur esprit négligea la distance qui les séparait de leur fade banlieue pour se concentrer sur la distance qui les séparait d'une étoile inconnue*[2]*... »*

Voyager parce que tout est changement

« *Si le Grand Esprit avait voulu que les hommes restassent dans un endroit, il aurait fait le monde*



© Dominique Maes

Créée il y a une douzaine d'années par **Dominique Maes**, *La Grande Droguerie Poétique* est un magasin de produits imaginaires en expansion permanente. Il ne vend rien mais vous propose l'essentiel. « *Résistant chaque jour aux lois de la rentabilité en ne vendant pas nos flacons, nous proposons une révolution douce, créative, poétique, politique, philosophique en révélant l'importance vitale de l'imaginaire capable de transformer et même de créer la réalité. Tous nos pots sont vides mais pleins de sens !* »

www.grandedrogueriepoetique.net

immobile ; mais il a fait qu'il change toujours, afin que les oiseaux et les animaux puissent se déplacer et trouver toujours de l'herbe verte et des baies mûres ; la lumière du soleil permet de travailler et de jouer, la nuit de dormir ; l'été, les fleurs s'épanouissent et l'hiver elles dorment ; tout est changement ; chaque chose amène un bien ; il n'est rien qui n'apporte rien. » C'est ce qu'exprime Flying Hawk, un sioux, neveu de Sitting Bull, né aux alentours de mars 1852.[3]

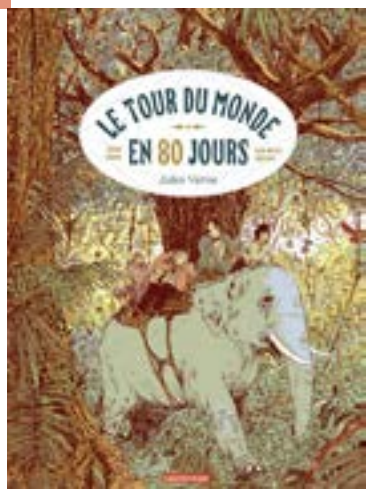
Nos ancêtres Homo Sapiens sont apparus il y a environ 300.000 ans. L'expansion humaine a entraîné de nombreux changements, en partant de l'agriculture jusqu'à une accélération massive de ces changements en un laps de temps très court. L'homme marque de son empreinte la planète et l'impact de celle-ci sur l'environnement s'accentue dangereusement depuis les années 50. « *Les changements de la Terre sont le reflet des changements dans les sociétés humaines* », lit-on dans l'*Atlas de l'Anthropocène*[4] un terme introduit par Paul Crutzen, un chimiste néerlandais. La dégradation de l'environnement a toujours été une cause de migrations, les populations ayant été attirées par un milieu favorable ou poussées à l'exil par des dégradations ou des catastrophes. On dénombre environ vingt-cinq millions de personnes déplacées chaque année en raison de catastrophes naturelles pour la plupart liées au climat : sécheresse, inondations, ouragans… Avant les facteurs économiques et politiques.

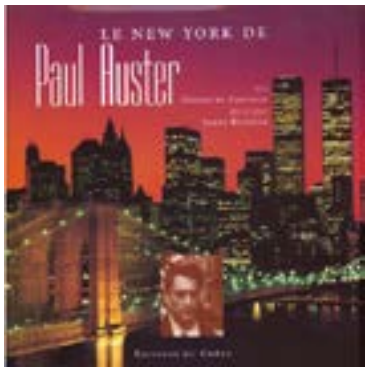
Voyager pour découvrir d'autres pays

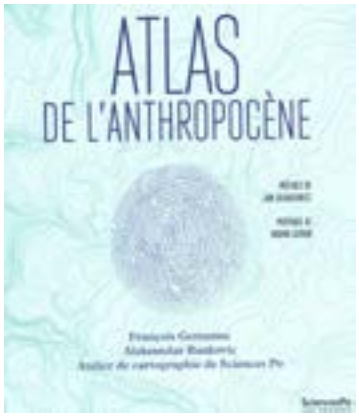
Mercator, au 16e siècle, s'est lancé dans la cartographie de la terre pour réaliser un atlas qui avait pour but de mieux la cerner, de la maîtriser. Avec lui, les grands découvreurs, les colonisateurs, les évangélisateurs, les exterminateurs aussi. Voyager, à l'époque, rimait avec dominer.

Aujourd'hui, les GPS ont remplacé les cartes et ont étendu encore notre capacité de déplacements, élargissant encore nos champs de découverte du plus proche au plus lointain. Nous voilà donc parés pour faire le tour de la terre en tous sens. Il n'existe pratiquement plus de zones inexplorées, de forêts primaires.
En même temps, chaque ville est un voyage. Est-ce pour cette raison que les citytrips ont pris un tel envol ? Dépaysement, exploration minutieuse d'autres « *Où dormir ? Où manger ? Que voir* » dont les réponses se trouvent dans les guides de voyages, laissant (trop) peu de ▶

> « Voyager est la seule chose qu'on achète qui nous rend plus riche. »
> *Jack London*







▶ place à l'improvisation…
Dans son New York, l'écrivain américain Paul Auster[5] voyage dans l'histoire, dans le passé et dans le présent, lesquels s'entremêlent toujours dans l'arpentage d'une ville. « *Un voyage à pied qui nous entraîne dans un voyage dans le temps : celui de l'histoire et des mots. Comme si chaque croisement, chaque couleur, son, aspérité avaient une histoire à nous raconter, à nous le marcheur occasionnel.* »

Voyager dans des mondes imaginés

Pour voyager immobile, une plongée dans le **Dictionnaire des lieux imaginaires**, de Gianni Guadalupi et Alberto Manguel[6] est une porte d'entrée vers mille lieux : des pays imaginaires, des îles enchanteresses, des royaumes étranges... Les auteurs proposent une sorte de « *guide du voyageur dans certains lieux de la littérature* » : Oz, Narnia, Utopia... Ils se sont inspirés d'un répertoire géographique du dix-neuvième siècle, « *vestige d'une époque où voyager dans le monde réel représentait encore une passionnante aventure* ». « *Dans le village d'Alali, village de femmes géantes au cœur de l'impénétrable forêt des Grandes-Epines, en Afrique, on atteint le village en traversant une étroite gorge de granit, où l'érosion a sculpté des formes fantastiques qui font apparaître un paysage de rêve. La société d'Alali est entièrement dominée par les femmes qui possèdent une emprise absolue sur les hommes...* » (Edgar Rice Burroughs, *Tarzan and the Ant Men*, New York, 1924)

Et aussi l'*Utopia* de Thomas More, publié en 1516. « *Une île située à environ quinze milles de la côte de l'Amérique latine... Les maisons sont louées par tirage au sort et redistribuées tous les dix ans. Les citadins sont tous extrêmement fiers de leurs jardins où poussent des fruits, de la vigne et des fleurs. Ce sont tous des jardiniers émérites, soit qu'ils aient la simple passion du jardinage, soit qu'ils participent aux concours horticoles des cités-jardins... Les Utopiens ont une attitude semblable envers l'or et l'argent qui sont, pour la vie matérielle, moins utiles que le fer. La passion de s'enrichir est donc classée parmi les plaisirs illusoires. Pour que l'or ne prenne pas l'importance qu'il a dans les autres pays, les Utopiens ont adopté une curieuse échelle de valeurs...* »
Ce dictionnaire renvoie à une multitude de livres qui chacun renferme un autre monde possible…

Si Jules Verne, né à Nantes en 1828 a emmené tant de lecteurs avec lui pour « Cinq semaines en ballon », un roman qui dès sa sortie rencontra le succès, il poursuivra avec une série de 62 romans et nouvelles rassemblés dans la collection **Les voyages extraordinaires**. Ses livres, traduits dans le monde entier, sont des voyages dont les héros utilisent les moyens de transport nouvellement inventés : « *le train qui permet dès 1872 de relier Vienne, Berlin, Venise en wagon-lit ; les steamers avec, dès 1840 la possibilité d'embarquer sur un paquebot pour relier l'Europe à New York en moins de deux semaines ; quand il fallait plus d'un mois auparavant* ». **Le tour du monde en quatre-vingt jours** (de là vient le mot « touriste ») est paru en 1872. Le premier tour du monde d'agrément est organisé à partir de Liverpool par l'agence de voyages anglaise Thomas Cook & Son : 45.000 kilomètres sont parcourus par de riches « **touristes** » en 220 jours[7].

Nous voyageons pour une rencontre avec soi, avec les autres, la nature, un rythme autre, un défi à relever, une peur à surmonter, un mal-être à dépasser, une envie d'autres vies, élargir nos horizons mentaux et physiques, nous réinventer, retourner aux sources, aller à l'essentiel. Et lorsque notre univers se réduit le plus souvent à notre domicile et à un écran, les livres et les images sont d'intéressants palliatifs.

Laurence Delperdange

1. Baudoin Racioppi, *Jack London* (*par Charmian London*), Ed. Terrail, Paris, 2006
2. Arthur H, *Fugues*, Mercure de France, Folio, 2019
3. *Pieds nus sur la terre sacrée*, Textes rassemblés par T.C. McLuhan, Coll. Folio Sagesses, Ed. Gallimard, 2014
4. François Gemenne, Aleksandar Rankovic, *Atlas de l'anthropocène,* Ed. SciencesPo, 2019
5. *Le New York de Paul Auster*, Textes de Gérard Cortanze et photographies de James Rudnick, Ed. du Chêne, Hachette Livre, 1996
6. Alberto Manguel et Gianni Guadalupi, *Dictionnaire des lieux imaginaires*, Actes Sud, 1998
7. *Le tour du monde en 80 jours*, version BD de Younn Locard et Jean-Michel Coblence, Ed. Casterman, 2021

ISI informatique
Wallonie
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
Digitec SOLUTION